

AVANT-PROPOS DE LA RÉDACTION

Un monde pris de vitesse

La première livraison de l'année de la revue est consacrée aux actes du 7^{ème} Congrès suisse «Santé dans le monde du travail» qui s'est tenu en juin 2016 à l'Université de Fribourg. Il s'agissait d'aborder la question des vicissitudes du *temps* en lien avec le monde du *travail* au cœur des sociétés contemporaines. Contournant les approches philosophiques ou littéraires, ce que l'on retient d'emblée de cette notion c'est l'objet sociologique qu'il est devenu depuis le début de ce siècle, appréhendé à l'aune du concept d'*accélération* notamment popularisé par le sociologue allemand Hartmut Rosa. Dans son ouvrage intitulé «Accélération: une critique sociale du temps» [2005], celui-ci exprimait en effet que jamais auparavant les moyens permettant de gagner du temps n'avaient atteint un tel niveau de développement, de par le fait de la révolution numérique et des moyens de communication et d'information associés. Pourtant, insistait-il dans le même temps, l'impression de manquer de temps n'a jamais été aussi cruellement ressentie. Pire encore, analysait-il dans un ouvrage suivant intitulé «Aliénation et accélération: vers une théorie critique de la modernité tardive» [2010], dans nos sociétés occidentales, plus ils souffrent du manque de temps et qu'ils ont le sentiment de devoir courir toujours plus vite, les individus le font non pas pour atteindre un objectif mais simplement pour rester sur place. Certes, des penseurs lucides avaient repéré depuis longtemps l'agitation comme signe de notre modernité, par exemple Charles Baudelaire dans «L'Art romantique» (1852): «Ainsi il va, il court, il cherche. Que cherche-t-il? À coup sûr, cet homme, tel que je l'ai dépeint, ce solitaire doué d'une imagination active, toujours voyageant à travers le grand désert d'hommes, a un but plus élevé que celui d'un pur flâneur, un but plus général, autre que le plaisir fugitif de la circonstance. Il cherche ce quelque chose qu'on nous permettra d'appeler la modernité. (...)» Le monde dans lequel nous vivons est cependant marqué par une *accélération* de plus en plus forte, de plus en plus ressentie et qui tend à favoriser l'oubli et la perte. Le monde du travail est en particulier marqué aussi par une *densification* des activités qui, au risque de fatigues, saisit et tenaille les individus souvent privés de la ressource que constitue le collectif dans le cadre organisationnel moderne. Le dossier de ce numéro, intitulé «Le travail à contre-temps: temps, travail et santé», reprend le titre du congrès de 2016 mentionné plus haut. Il regroupe neuf textes triés sur le volet où sont abordés différentes facettes de l'organisation du travail en lien avec la question du temps. On retiendra la critique forte de la sociologue française Danièle Linhart, conférencière principale de la journée de réflexion quand elle met en face-à-face l'organisation et le management taylorien et l'organisation et le management moderne, et montre que ce dernier arrive, prouesse!, à installer les personnes dans des situations de *précarité subjective*. D'autres articles enchâssant des approches ergonomiques et sociologiques notamment, abordent les nombreuses facettes des difficultés que doivent affronter les professionnels dans différents contextes économiques et sociaux, pris au piège de l'accélération du temps et de la densification du travail.

Supplémentant les articles formant le dossier, un entretien avec l'ergonome Sandro De Gasparo clôture le numéro. Dans la ligne d'une précédente rencontre (cf. n°2, juin 2016: entretien avec Johann Petit) les questions invitent un auteur à élucider les différences d'enjeux, de méthodes et de visées entre deux approches de l'ergonomie, celle dite de l'activité d'une part, et celle dite des facteurs humains (*Human Factors*) d'autre part. Sandro De Gasparo répond à son tour et sans détour pour expliquer la différence radicale entre ces deux points de vue pour lui difficilement conciliables. Un thème spécifique mérite d'être mentionné, celui de l'intervention (objet aussi de son article du dossier avec P.-Y. Le Dilosquer) en organisation auquel il apporte des éclaircissements. On notera aussi la réflexion menée au sein de l'équipe à laquelle il appartient, en matière de contradiction entre d'une part le modèle dominant, fondé sur l'héritage industriel au tournant des deux siècles derniers, renouvelé par l'approche gestionnaire, et ses contradictions d'autre part en regard à la dynamique du travail productif actuel. Pour le dire en d'autres mots, il présente les grandes lignes de l'«économie de la fonctionnalité et de la coopération», offrant des «perspectives pour penser une autre définition de la performance, mieux adaptée aux enjeux productifs et aux enjeux du travail vivant, que l'ergonomie est tout à fait à même de reprendre à son compte pour faire valoir son approche du travail réel et renouveler son engagement dans une conception émancipatrice du travail» (cf. article en ligne: «Quand les ergonomes se mêlent de la performance»). La réflexion est féconde et «inéchappable» à notre époque de transformations si profondes dans nos économies basées sur le service et le soin.

Pour la rédaction,
Alain Max Guénette